



Serge Houlotte

S'engager en faveur des autres, de l'avenir et du changement

Sommaire

Acteurs du développement de la société

BERNARD COULIE 12

Un des rôles sociétaux de l'université réside dans la capacité de ses membres à s'engager en faveur d'une évolution de la société.

L'université, entre équité et efficacité

BENOÎT PITANCE 14

L'université doit veiller à former des citoyens socialement responsables.

Quand l'espoir s'organise

MARTHE NYSENS 16

Francisco Van der Hoff résiste aux injustices du marché mondial en développant un commerce équitable.

Libre parmi les pauvres

FRANCISCO VAN DER HOFF 18

Ce doctorat *honoris causa* reconnaît l'existence des pauvres et la position qu'ils occupent dans le monde.

Le « Monsieur Qualité » des universités

GAËTANE LELOUP 20

Luc Weber est un précieux défenseur des universités.

Précéder le changement

LUC WEBER 22

Les universités doivent être réceptives à leur environnement et responsables des intérêts à long terme de la société.

Un esprit libre et un cœur ferme

ISABEL YÉPEZ DEL CASTILLO 24

Juan Guzmán a donné voix à ceux qui attendaient que justice se fasse.

Une vocation de service

JUAN GUZMÁN 26

Les universités se doivent de redéfinir le progrès pour qu'il ne soit pas l'occasion d'un retour à l'obscurantisme.

Les universités sont aujourd'hui en relation étroite avec tous les aspects de la vie quotidienne de notre société. Par voie de conséquence, elles ne sont plus à l'abri des faiblesses et des dysfonctionnements du monde contemporain : globalisation, compétition – notamment concurrence avec d'autres sources de savoir comme l'Internet – impératifs financiers, contrôle accru des pouvoirs publics. D'un autre côté, même ces facettes parfois moins agréables de la vie des universités contribuent à faire de celles-ci des acteurs du développement de la société, et cela fait partie du rôle sociétal des universités. [...]

Parce que les universités incarnent une conception du savoir comme un service pour tous, et parce que leur horizon n'est pas celui du résultat économique à court terme, leur présence revêt, par elle-même, un impact sociétal, et constitue un témoignage précieux de ce qui compte réellement : la fidélité à des valeurs, l'investissement dans le savoir, la confiance dans les générations futures. [...]

L'un des rôles sociétaux les plus importants de l'université réside dans la capacité de ses membres à s'engager en faveur d'une évolution de la société. Cet engagement peut prendre des formes multiples. Trois exemples seront honorés aujourd'hui : l'engagement au service des plus démunis, pour qu'ils vivent, non de la charité, mais de leur travail, comme l'a fait Francisco Van der Hoff ; l'engagement au service de notre modèle d'université, parce que ce modèle est essentiel à l'avenir de nos sociétés : c'est la démarche de Luc Weber ; l'engagement en faveur des droits de l'homme et de la justice, pour les puissants comme pour les autres : tel est le combat de Juan Guzmán. Ils traduisent leurs idées en actions, sans jamais se contenter du cadre feutré et rassurant du milieu universitaire. [...]

La société adresse aux membres de l'université des questions diverses et pressantes. Il importe que chacun, dans l'université, apporte sa réponse ou son élément de réponse. [...] Puissent les réponses des trois docteurs nous inspirer et nous aider à donner à notre vie de membres de l'Université catholique de Louvain le sens qu'elle doit avoir : celui d'un engagement en faveur des autres, en faveur de l'avenir et du changement.

PROFESSEUR BERNARD COULIE, RECTEUR DE L'UCL (EXTRAITS)

Acteurs du développement de

BERNARD COULIE

L'un des rôles sociétaux les plus importants de l'université réside dans la capacité de ses membres à s'engager en faveur d'une évolution de la société. Communiquer les valeurs de l'université et faire partager ses objectifs est en effet plus que jamais nécessaire et d'actualité.



Serge Haulotte

Le Pr Bernard Coulie
est le recteur de l'UCL.

Il y a dix jours, je conduisais une mission de l'UCL en Afrique occidentale, au Togo et au Bénin, pour observer, sur le terrain, les résultats du travail de notre ONG, Louvain Développement. La rencontre des acteurs du développement, la constatation de l'impact des actions menées en faveur de la santé, de l'éducation et des conditions de vie, mais surtout la rencontre directe avec les populations bénéficiaires de ces actions, constituent des expériences inoubliables. Celles-ci nous rappellent deux vérités essentielles.

La première a trait à nos conditions de vie et de travail, dont nous nous plaignons parfois et dont nous devons reconnaître qu'elles ne sont ni parfaites, ni, ce qui est plus important, toujours justes et équitables. Il n'en demeure pas moins qu'elles sont extraordinairement favorables par rapport à ce qui se passe en bien

d'autres endroits de notre monde.

D'autre part, une université, et en particulier une université fondée sur des valeurs humanistes comme la nôtre, a un devoir de partage avec ces populations et doit se demander en permanence comment son savoir et son expérience peuvent être mis au service des autres.

Dans dix jours, à l'invitation du Secrétaire général des Nations Unies, je me rendrai à Princeton pour prendre part à un colloque de présidents d'université consacré au rôle sociétal des universités de recherche au 21^e siècle. Une vingtaine d'universités, parmi les plus célèbres, et issues de toutes les parties du monde, y seront représentées. L'organisation et le thème de ce colloque suggèrent à la fois que les universités ont un rôle important à jouer dans le développement des sociétés, que cette préoccupation est partagée dans tous les pays et tous les continents, et que les transformations profondes de notre environnement en ce début de millénaire appellent à imaginer de nouveaux modes d'interaction entre l'université et son environnement, ainsi que de

nouveaux modes d'organisation de l'université elle-même.

La cérémonie de remise du titre et des insignes de docteurs *honoris causa* de notre université prend place, par un heureux hasard du calendrier, entre ces deux événements. Cette convergence éclaire d'une lumière particulière le thème qui a été retenu cette année, celui de l'université et de l'engagement, et le choix des personnalités honorées, Francisco Van der Hoff, Luc Weber et Juan Guzmán.

Impacts sociétaux de l'université

Essayons de prendre un peu de recul et d'inscrire ce choix dans un cadre plus large. Si nous nous accordons pour dire qu'une université, et en particulier une université de recherche telle que la nôtre, est une institution dans laquelle enseignement et recherche sont conduits à parts égales par tous les membres académiques et scientifiques, les deux premiers impacts sociétaux de l'université dérivent de ces deux missions principales : former, éduquer, en particulier les jeunes ; promouvoir le savoir critique.

C'est ce que j'avais clairement exprimé, devant vous, dans la déclaration de mission de l'UCL, et que je rappelle : l'Université catholique de Louvain est une communauté de personnes ; au service de la société, y compris par le service clinique ; elle se consacre à la promotion de l'éducation et du savoir critique, au progrès de la science et des techniques, et à la défense de valeurs ; elle s'y consacre par l'enseignement et la recherche.

Les universités modernes comme la nôtre ont aujourd'hui bien d'autres missions encore, qui dérivent de ces missions principales, par exemple : fournir enseignement et formation à de nouvelles catégories d'étudiants, notamment par l'enseignement tout au long de la vie et l'enseignement à distance ; devenir chaque année davantage des lieux de rencontres en recevant des étudiants et des membres du personnel d'origines et de cultures diverses, et proposer par là à notre société un modèle de milieu interculturel ; ouvrir à un public toujours plus large des acti-

la société

vités, qu'elles soient culturelles, sportives, ou sociales, qui étaient au départ destinées aux seuls membres de la communauté universitaire; contribuer par la recherche, non seulement à la création de savoir, mais aussi à la création de techniques, et à travers elles à la création d'emplois.

Avec un tel éventail d'activités, les universités sont aujourd'hui en relation étroite avec tous les aspects de la vie quotidienne de notre société. Par voie de conséquence, elles ne sont plus à l'abri des faiblesses et des dysfonctionnements du monde contemporain: globalisation, compétition – notamment concurrence avec d'autres sources de savoir comme l'Internet – impératifs financiers, contrôle accru des pouvoirs publics. D'un autre côté, même ces facettes parfois moins agréables de la vie des universités contribuent à faire de celles-ci des acteurs du développement de la société, et cela aussi fait partie du rôle social des universités.

Cependant, les universités demeurent des institutions subtiles, et fragiles. La quête du meilleur équilibre possible entre enseignement et recherche, entre autonomie et responsabilité publique, entre liberté académique et attentes économiques et sociales, demeure une préoccupation constante.

Parce que les universités incarnent une conception du savoir comme service pour tous, et parce que leur horizon n'est pas celui du résultat économique à court terme, leur présence revêt, par elle-même, un impact social, et constitue un témoignage précieux de ce qui compte réellement: la fidélité à des valeurs, l'investissement dans le savoir, la confiance dans les générations futures.

Communiquer les valeurs de l'université et faire partager ses objectifs est plus que jamais nécessaire et d'actualité. Cela peut être atteint de différentes manières, de la publication de résultats scientifiques à la remise de titres de docteurs *honoris causa*. La qualité dans chacune des activités, particulièrement dans la formation, est une exigence et contribuera au futur des universités plus que toute autre décision. Préparer les jeunes à entrer dans leur vie professionnelle avec les compétences requises est un apport essentiel à la société. Plus importante encore est la capacité des universités à aider les étudiants à devenir des adultes responsables, capables non seulement de trouver leur place dans le monde tel qu'il est, mais surtout de contribuer à l'émergence d'un monde nouveau et meilleur. Préparer nos étudiants à changer ce que nous n'avons pas été capables de changer nous-mêmes.



Serge Hauvette

En d'autres termes, l'un des rôles sociaux les plus importants de l'université réside dans la capacité de ses membres à s'engager en faveur d'une évolution de la société. Cet engagement peut prendre des formes multiples. Trois exemples seront honorés aujourd'hui: l'engagement au service des plus démunis, pour qu'ils vivent, non de la charité, mais de leur travail, comme l'a fait Francisco Van der Hoff; l'engagement au service de notre modèle d'université, parce que ce modèle est essentiel à l'avenir de nos sociétés: c'est la démarche de Luc Weber; l'engagement en faveur des droits de l'homme et de la justice, pour les puissants comme pour les autres: tel est le combat de Juan Guzmán. Ils traduisent leurs idées en actions, sans jamais se contenter du cadre feutré et rassurant du milieu universitaire.

Du courage

Le membre d'une université doit avoir la vertu essentielle du courage: le courage d'être vulnérable et remis en question dans ses idées, le courage d'être confronté et de s'opposer au lieu de rechercher l'harmonie ou le consensus à tout prix, que ce soit dans l'université ou en dehors de celle-ci.

La société adresse aux membres de l'université des questions diverses et pressantes. Même si, comme le dit si justement Élie Wiesel, «chaque question possède une force que la réponse ne contient plus», il importe que chacun, dans l'université, apporte sa réponse ou son élément de réponse.

Il nous est donné d'écouter les réponses que Francisco Van der Hoff, Luc Weber et Juan Guzmán apportent, chacun dans leur domaine, aux questions qu'ils ont perçues chez leurs interlocuteurs. Puissent leurs réponses nous inspirer et nous aider à donner à notre vie de membres de l'Université catholique de Louvain le sens qu'elle doit avoir: celui d'un engagement en faveur des autres, en faveur de l'avenir et du changement. ■

Les trois docteurs, Francisco Van der Hoff (de dos), Juan Guzmán (au centre, à gauche) et Luc Weber (au centre, à droite), entourés de leurs marraines.

La version intégrale des discours ainsi qu'un reportage photographique sur la fête patronale sont disponibles sur le portail de l'UCL à l'adresse: www.uclouvain.be/10633

L'université, entre équité et efficacité

BENOÎT PITANCE

À travers les trois personnalités de Francisco Van der Hoff, Luc Weber et Juan Guzmán, l'université honore l'engagement, elle qui, justement, doit veiller, à tous les niveaux, à former des citoyens socialement responsables, et ce dans un contexte de plus en plus compétitif.



Serge Haulotte

Benoît Pitanche est le président de l'Assemblée générale des étudiants de Louvain (AGL).

La conviction qui anime l'Assemblée des étudiants est simplement de viser à inscrire l'université dans un espace citoyen, encore et toujours davantage. De notre point de vue, l'université a principalement pour vocation de former des étudiants conscients du cadre dans lequel ils s'inscrivent. Et en même temps, elle doit leur offrir les moyens de réinterroger ce cadre, de le mettre en question. En ce sens, l'université doit, sans relâche et à tous les niveaux, poursuivre et incarner un idéal démocratique. En somme, elle doit veiller à former des citoyens engagés, aptes à débattre de leurs projets communs, à remettre en cause les acquis, à dépasser ce qui a été réalisé.

Nous considérons que son engagement à améliorer la société ne doit pas être cantonné à une seule mission, mais doit se retrouver partout ; il doit traverser toute l'action de l'université. C'est peut-être même cet engagement qui devrait faire le lien entre toutes les composantes de notre institution. À l'heure où la recherche et l'enseignement se différencient, il est important de garder cela à l'esprit. Les étudiants ne sont pas ici sur les bancs de l'école, mais à l'université. Ils doivent donc également pouvoir s'approprier les trois missions de l'université, à savoir l'enseignement, la recherche et le service à la société.

Pour certains, ce tableau idyllique d'une université engagée cadre peut-être mal avec les préoccupations qui la traversent aujourd'hui. C'est possible. Le contexte actuel, européen et plus particulièrement en Communauté française, amène l'université à se lancer aujourd'hui dans des réformes d'ampleur répondant autant à des motifs pragmatiques qu'à de véritables convictions.

Toujours est-il qu'à ce moment charnière, notre Alma Mater choisit de célébrer l'engagement, et non pas l'adaptation. Elle fait à cette occasion l'éloge de la prise de risque, pas celui de l'acclimatation à un environnement en transformation. Plus encore, elle honore aujourd'hui un tableau contrasté d'intellectuels, qui, chacun à leur façon, offrent un exemple éclairant du chemin à parcourir. Alors, maintenant, je vous invite à ne pas vous arrêter à une cérémonie où l'université se plaît à faire des courbettes et des compliments. Non, la fête patronale n'est pas qu'une splendide vitrine. Nous voyons en cette cérémonie le symbole d'une université progressiste qui se lance de véritables défis.

Trois terrains d'engagement

Regardons-y en effet d'un peu plus près. En mettant en relief l'action du juge Juan Guzmán, l'université s'engage d'abord à donner une nouvelle vitalité à ses valeurs. En honorant la démarche de Francisco Van der Hoff, elle s'encourage ensuite à traduire ses valeurs au quotidien, dans les mentalités comme dans les actes. Enfin, en proposant à Luc Weber les insignes de la plus haute distinction qu'elle peut décerner, l'université s'engage à former des citoyens entiers. De plus, professeur Weber, et j'y reviendrai plus tard, vous placez l'UCL devant un choix.

Au départ d'un environnement cossu, rassurant, le professeur Guzmán a connu l'âpreté de plusieurs années d'enquêtes, au cours desquelles il a été confronté aux atteintes les plus graves à l'humanité. Progressivement, « ce petit juge », tel qu'il se définit lui-même, a été amené à changer intérieurement. Si nous l'honorons aujourd'hui, c'est parce que malgré les revers qu'il a pu connaître, Juan Guzmán n'a cessé de réinterroger ses valeurs, de les remettre en question. Nous avons beaucoup à apprendre de cette audace. Trop souvent, l'université se cantonne dans un certain confort, dans un certain conservatisme,



Serge Haulotte

Lors d'un petit déjeuner équitable organisé aux restaurants universitaires, des étudiants du Kot Oxfam ont rencontré Francisco Van der Hoff, co-fondateur du label «Max Havelaar».

sans prendre toute la mesure de sa responsabilité sociale, du caractère humaniste de sa mission. Pourtant, elle peut aujourd'hui constituer une authentique force de changement.

Nous serons ici tous d'accord pour dire que la démocratie suppose qu'une liberté réelle soit conférée à tous, en d'autres termes, que la justice se fasse justice sociale. Pour répondre à cette exigence, Francisco Van der Hoff nous appelle à ne pas nous contenter de belles paroles ou de simples postures intellectuelles, et nous invite à introduire nos valeurs dans notre quotidien, à les assumer pleinement. Il est clair que la globalisation des échanges commerciaux s'est accompagnée d'une globalisation des inégalités entre pays. Face à cet état de fait, le commerce équitable représente une des voies les plus prometteuses : celle de la conciliation entre les impératifs sociaux et les préoccupations économiques. Grâce à une politique de prix plus juste, le commerce équitable améliore les conditions d'existence des communautés du Sud. Mais, de façon plus significative encore, il contribue à conscientiser les acheteurs aux enjeux qui traversent les logiques de leur propre consommation. Consommer devient dès lors un geste socialement responsable, un geste politique, un geste citoyen. Aux antipodes de la charité, ce geste quotidien relève alors de l'engagement. De la même façon, donnons une suite au médiatique petit déjeuner équitable d'hier et prolongeons les actions déjà entreprises, pour faire encore un peu plus de notre université un espace de citoyenneté.

Ne pas se tromper d'université

La présence du professeur Weber, aujourd'hui, est intéressante à plus d'un titre. Il écrit très judicieusement que l'université doit répondre à l'évo-

lution de son temps tout en restant responsable vis-à-vis de la société. Cet ancien recteur de l'université de Genève nous invite donc, lui aussi, à construire des citoyens entiers. Mais il nous place également devant des choix décisifs. Et là, il faut veiller à ne pas se tromper d'université. Comme il en a judicieusement fait l'analyse, l'université s'inscrit dans un contexte en mutation. Elle est de plus en plus confrontée à la compétition, de plus en plus dépendante du secteur marchand, et amenée à prendre des décisions peu populaires. Dans ce contexte, il faut rappeler avec force que l'engagement de l'université ne peut se réduire au pari de l'efficacité et de la performance. Certes, les parts de marché et l'enveloppe fermée donnent la migraine et nous allons devoir composer avec les termes 'ranking' et 'compétitivité'. Pour autant, notre université ne repose pas moins sur des valeurs d'humanisme, de justice sociale et d'égalité.

Devons-nous sacrifier l'un de ces volets au profit de l'autre ? Certains le pensent. En ce qui nous concerne, nous optons pour le choix difficile de nous battre afin de mêler intimement efficacité et équité. Doux rêve ou utopie ? Aucun des deux, si nous acceptons de relever tous ensemble le défi de cet engagement. ■



Serge Haulotte

Luc Weber et les étudiants de l'AGL se sont rencontrés pour évoquer l'avenir des universités.

Quand l'espoir s'organise

MARTHE NYSENS

Aux côtés des petits producteurs de café avec qui il partage sa vie, Francisco Van der Hoff a décidé de résister aux injustices du marché mondial en développant un commerce équitable. S'il ne représente encore qu'une infime partie du commerce mondial, il nous interpelle en tant qu'universitaires et citoyens.



Serge Hauvette

Marthe Nyssens est professeur au Département d'économie de l'UCL et à la Faculté ouverte de politique économique et sociale (FOPES). Elle était la marraine de Francisco Van der Hoff.

Le commerce équitable ne relève pas de la charité, mais bien de l'échange marchand au sein duquel la dignité des personnes retrouve une valeur.

Depuis plus de 20 ans, vous partagez, Francisco Van der Hoff, la vie et le travail des petits producteurs indiens de café, dans l'état mexicain de Oaxaca. « Pourquoi suis-je heureux lorsque je suis sur le terrain dans les plantations ? Travailler avec des paysans qui luttent pour une vie digne est un privilège », nous confiez-vous, Monsieur, dans votre dernier livre.

Cet engagement radical s'enracine très certainement déjà dans le terreau de votre enfance. Vous êtes né en 1939 dans la campagne brabançonne hollandaise, à la veille du conflit qui allait déchirer le monde. Sixième d'une fratrie de 15 enfants, très vite vous avez été mis à contribution dans les travaux de la ferme familiale. Dès l'âge de cinq ans, vous commencez votre journée à l'aube par la traite des vaches avant de partir pour l'école et vous rentrez pour celle du soir. Lutter pour survivre faisait déjà partie de votre quotidien. Élève brillant, à douze ans, vous rejoignez l'internat pour poursuivre votre formation.

Depuis déjà de nombreuses années, vous pensiez à un engagement religieux. À vingt et un ans, vous faites le pas et entrez au noviciat. Votre soif intellectuelle, votre désir de liberté ont raison de l'isolement, voire des rigidités de la vie monastique ; c'est pourquoi vous poursuivez vos études, loin du monastère, à l'Université de Nimègue, sans pour autant rompre avec votre engagement religieux. Le monde étudiant est en pleine effervescence ; le vent de Vatican II souffle. Président de l'Union des étudiants, vous êtes au cœur de ce mouvement sans, pour autant, délaisser les exigences de la formation universitaire. Vous décrochez deux doctorats, l'un en théologie, l'autre, plus tard, en économie politique.

De Santiago à Oaxaca

Vos recherches vous amènent au Chili. Vous auriez pu poursuivre une carrière universitaire. Cependant, votre rencontre avec les habitants des quartiers populaires de Santiago vous interpelle, radicalement. Paulo Freire, célèbre pédagogue brésilien, alors réfugié politique à Santiago, vous aide à mettre des mots sur votre expérience, notamment « à considérer l'autre comme une partie de soi ». Cette prise de conscience est décisive. Vous vous engagez alors comme prêtre ouvrier en gagnant le strict nécessaire sans dépendre de l'Église. Chassé par le coup d'État, vous vous réfugiez à Mexico. Votre engagement, auprès des « laissés pour compte » des bidonvilles dérange certains et vous êtes menacé plusieurs fois. Pour des raisons de sécurité et de santé, vous quittez Mexico en 1980 pour vous installer dans un village de paysans Zapotèques où vous vivez, toujours.

Vous découvrez comment ces petits producteurs de café parviennent tout juste à survivre. Que faire, face à ces profondes injustices générées par le système capitaliste ? « Pleurer ? Cela n'aurait pas de sens. Crier ? À s'en casser la voix ! Se révolter ? Nous n'en serions pas moins complices et participants du désastre », écrivez-vous. Résister en développant des alternatives avec ces petits producteurs est, de votre point de vue, la voie la plus pertinente pour combattre l'injustice. Les pratiques du commerce équitable ne relèvent pas de la charité, martelez-vous, mais bien de l'échange marchand au sein duquel la dignité des personnes retrouve une valeur. Il s'agit de rémunérer les producteurs à un prix juste, c'est-à-dire un prix qui inclut non seulement les coûts privés mais également les coûts liés aux droits sociaux des producteurs et à la protection de l'environnement.

C'est ainsi qu'est né le concept « Max Havelaar », du nom d'un célèbre héros d'un livre néerlandais, écrit en 1860, dénonçant l'oppression des planteurs de café d'Indonésie par les colonisateurs néerlandais. Cette organisation n'achète

ni ne vend des produits mais gère un label et le délivre aux produits qui respectent les critères du commerce équitable. La concrétisation d'une telle idée a été possible grâce à l'engagement opiniâtre d'un ensemble d'acteurs tant au Nord qu'au Sud, au prix de la vie de certains de vos compagnons, car de telles pratiques ont dérangé l'ordre établi.

Aujourd'hui, près de 200 produits sont labellisés « Max Havelaar » en Belgique. Max Havelaar est impliqué dans une vingtaine de pays et touche plus de 800 000 petits producteurs du Sud. S'il ne représente encore qu'une infime partie à l'échelle du commerce mondial, le commerce équitable interpelle non seulement les entreprises qui, face au potentiel commercial qu'il représente, se positionnent, lancent leurs propres actions, non sans semer la confusion face à un concept encore trop flou ; mais aussi nous tous comme consommateurs, qui détenons une réelle capacité d'action.

Interpeller

Plus fondamentalement aujourd'hui, votre engagement nous interpelle en tant qu'acteurs de l'université. Sur le plan de l'enseignement, si nous sommes bien sûr responsables de former des esprits à des compétences cognitives, à la rigueur de pensée, nous participons également à la construction de personnalités, comme le soulignait Michel Molitor lors de son éméritat. Nos enseignements contribuent-ils à la formation de personnalités capables d'une pensée critique, qui s'engageront, demain, dans la construction d'un monde plus équitable ?

Votre engagement nous interpelle également dans notre mission de recherche. Équité et marché étant a priori antagonistes pour les théories économiques, voici un terrain où les savoirs scientifiques peuvent être interpellés par des savoirs d'expérience. Savoirs bien sûr distincts, mais qui peuvent se féconder mutuellement alors qu'ils sont, trop souvent, cloisonnés... Le commerce équitable se déploie sur la scène de la mondialisation en mettant en relation producteurs du Sud et consommateurs au Nord. La recherche s'inscrit aujourd'hui également dans l'espace international. Cette mise en réseau de chercheurs, cette ouverture aux dimensions du monde constitue un formidable potentiel pour l'université. Cependant, ce mouvement d'internationalisation s'accompagne d'une prégnance croissante de la logique de marché. Si la concurrence incite à produire de la recherche de qualité, elle peut également amener à une standardisation des savoirs au risque d'atrophier le pluralisme dans les para-

digmes scientifiques, pluralisme pourtant garant de la fonction d'analyse critique que l'université se doit de jouer dans la société.

Monsieur, Francisco, vous avez choisi de vous engager radicalement et vous avez pris le temps de vous laisser interpeller par des personnes considérées comme marginales par l'idéologie néo-libérale. Vous avez eu l'audace de croire qu'il y avait moyen d'innover et d'interpeller le système dominant. Pussions-nous aussi, en tant qu'université du Nord, prendre le temps de nous laisser interpeller dans nos modèles de développement, nos modes de pensée tout particulièrement par les chercheurs et les étudiants du Sud.

Pour Francisco Van der Hoff, qui a cheminé aux côtés des exclus de la société, solidaire de leurs joies et de leurs peines, pour toutes les personnes qui sont parties prenantes de cette aventure du commerce équitable, en s'engageant à construire un monde plus juste, plus solidaire sans céder ni à la démission, ni à la révolte, dans la confiance et la persévérance d'une vie plus digne pour chaque homme, pour chaque femme, je vous demande, monsieur le Recteur, de bien vouloir conférer à Francisco Van der Hoff, le titre de docteur *honoris causa* de notre université. ■

Francisco Van der Hoff
parmi les producteurs de café
de l'état d'Oaxaca au Mexique,
où il vit.



D.R.

Libre parmi les pauvres

FRANCISCO VAN DER HOFF

Ce titre de docteur honoris causa reconnaît l'existence des pauvres et la position privilégiée qu'ils occupent dans le monde. Rendre aux pauvres leur dignité représente notre premier objectif. Ainsi est né «Max Havelaar», un marché différent basé sur des règles équitables.



Serge Haulotte

Francisco Van der Hoff est le cofondateur de l'organisation Max Havelaar.

Avant toute chose, je souhaite remercier l'université de m'avoir décerné le titre de docteur *honoris causa*. Je considère ce titre comme un honneur rendu à tous les maîtres qui m'ont indiqué le chemin, je veux parler des pauvres, illettrés si l'on en juge par certains critères, mais particulièrement sages en ce qui concerne la vie et l'art de vivre. Ces artistes de la vie reçoivent enfin le doctorat qu'ils ont depuis toujours mérité.

Le président Bush a osé déclarer aux Nations Unies que «la pauvreté représente la plus grande menace des temps modernes». Il place ainsi les pauvres dans une situation d'exception dangereuse et catastrophique. Cette manière de penser et cette politique ont pour effet d'occulter les véritables problèmes : elle nous dispense de nous demander pourquoi il y a des pauvres depuis des siècles, pourquoi la pauvreté ne cesse d'augmenter de façon criante dans les contradictions et la dialectique du capitalisme moderne, et pourquoi la fracture sociale et économique que nous connaissons si bien en Amérique latine est en train de gagner l'Europe.

Le capitalisme moderne est parvenu à créer sa propre religion. Une religion nouvelle et séculière qui a fait s'évanouir l'éternité et disparaître les dieux. C'est ici que nous pouvons parler de catastrophe. La richesse et le pouvoir tentent à présent de s'emparer du trône des dieux.

Amour et pauvreté

Jésus et saint François, pour leur part, ont pris le parti des pauvres. Leur résistance et leur combat au quotidien, et avant tout la lutte pour le pain quotidien, ont ouvert l'éternité aux dimensions incommensurables de ce qui est à venir. La prière «Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour» ne peut être dite correctement que par les pauvres. Dans leur bouche, elle devient un cri pour l'éternité et l'amour, un appel à la révolution permanente.

Parler de la pauvreté, c'est parler de l'amour. Le pauvre est l'objet de cet amour : il en est l'Alpha et l'Oméga. L'une des principales faiblesses

du «christianisme adapté» et de sa philosophie réside principalement dans le fait que le pauvre est considéré comme objet de charité. L'éthique, la mystique et la théologie chrétiennes doivent constamment rectifier cette odieuse déviance. Traiter les pauvres comme des objets remet en cause la dialectique de l'éternel, du perpétuel renouveau, car les objets ne peuvent pas être porteurs d'un message divin. Si le rêve d'éternité et de bonheur disparaît, Dieu disparaît également. Disparue aussi, la menace que représente le pauvre ; dès lors, on peut à nouveau mener une guerre soi-disant juste et envahir un pays étranger, l'acte le plus criminel qui soit selon le procès de Nuremberg. Celui qui ne connaît pas son histoire est condamné à la revivre.

Le point essentiel est que l'économie, dans sa version néo-libérale, est assimilée à quelque chose de sacré, confinant au divin, et que ses partisans comme ses opposants lui vouent une véritable dévotion. De sorte que l'économie n'est plus au service de la vie, mais qu'elle contrôle tout à son seul profit. Le Veau d'Or n'a jamais été entermé et la masse continue à danser autour de lui, certains avec enthousiasme, d'autres avec dégoût, mais à danser tout de même.

Depuis la chute du Mur de Berlin en 1989, le monde politique est fébrile, personne n'est capable de prédire comment les choses vont évoluer. Tant sur le plan politique qu'économique, une chimère règne en maître, celle qui prétend que : «les institutions transnationales et les multinationales vont régler les problèmes du monde». À peine la question de la pauvreté dans le monde est-elle soulevée qu'on s'attache à rédiger un beau document, qu'on formule des Objectifs du millénaire pour le développement, en imposant ainsi le silence à ceux qui se plaignent et souffrent de la faim.

La rencontre

Au cours des années 1980, dans les montagnes d'Oaxaca, au Mexique, j'ai rencontré de nombreux paysans des villages de montagne. Nous avons découvert des vérités simples : le marché ne fonctionne pas pour les petits producteurs de café,

la démocratie ne concerne que quelques-uns, elle ne s'applique pas au peuple indien et il faut se battre chaque jour pour gagner son pain quotidien. Au Mexique, avec deux dollars par jour, on vit bien en-dessous du seuil de pauvreté.

Dans ce contexte, de nouvelles initiatives ont vu le jour : des organisations sociales de petits producteurs pauvres sont nées. En 1981, nous avons organisé une grande réunion dans un espace de liberté, une vieille et vaste église, et nous avons analysé la situation. « Analyser », c'est un bien grand mot. Nous avons simplement essayé de comprendre pourquoi il n'était pas possible de gagner sa vie en produisant du café, une denrée pourtant très prisée par les négociants et l'industrie. Lorsque nous avons pris conscience des méthodes des négociants et de la spéculation à la bourse de New York et de Londres, du fait que nous n'avions pas un accès direct au marché (une réalité obscure et mystérieuse à nos yeux), nous avons compris deux choses simples : nous devons créer notre propre marché et établir des règles équitables, à la fois pour les producteurs et les consommateurs.

«Organiser l'espoir»

Pour pouvoir réaliser nos idées, nous devons nous organiser. C'est ainsi qu'est née l'UCIRI, l'*Union de Comunidades de la Region del Istmo*, avec ses propres règles et une nouvelle foi en elle-même : « Nous pouvons le faire ! » En 1988, nous (c'est-à-dire quatre paysans) sommes allés aux Pays-Bas où nous avons soumis notre proposition à quelques organisations comme *Solidaridad*, ainsi qu'à des groupes d'action de femmes. Nous osions déjà dire : « Nous ne voulons pas la charité, mais un commerce équitable à taille humaine ! ». C'est ainsi, après quelques discussions difficiles, qu'est né 'Max Havelaar', un marché différent basé sur la qualité de la vie, la qualité du produit, l'agriculture biologique, le commerce équitable et la démocratie.

Rendre aux pauvres leur dignité représente notre premier objectif, ou comme disent les paysans, la mystique de l'UCIRI, où les dieux, les montagnes et les plantes, les animaux et les hommes peuvent s'épanouir, chacun à sa manière. C'est ça être libre et chérir l'espoir comme un don fait à chacun.

Une université, c'est un lieu de *labora* (étude / discussion) et d'*ora* (silence / mystique). À moins que l'université ne soit à son tour devenue un rouage d'une époque qui a perdu le sens du temps. De la devise *Ora et Labora* des moines, notre époque moderne ne semble avoir retenu que le second terme : le zèle et l'ardeur au tra-



Francisco Van der Hoff après avoir reçu ses insignes de docteur *honoris causa* des mains du recteur.

vail sont devenus les principales vertus. « Le travail est mère de toutes les vertus », comme l'affirmaient les anciens Puritains. Mais, notre poursuite effrénée du profit et de la production de richesse nous apprend que ce n'est pas la panacée. Car cette quête absorbe tout notre temps. L'université est selon moi le lieu où il faut prendre le temps d'étudier et de réfléchir au moyen de vivre de manière plus humaine et à une échelle plus humaine, dans ce monde moderne et post-moderne, de freiner, dans la mesure du possible, cette accélération de la vie, afin de créer un temps nouveau pour sortir du chaos, créer un monde sans empire, où l'éternité a sa place, sans verser dans l'utopie ou la distopie. Sur ce point, l'université a beaucoup à apprendre des simples paysans !

Pour conclure, c'est avant tout l'université de la vie avec les pauvres, non d'un point de vue romantique, mais du point de vue de la mystique du silence, du temps et de l'éternité, qui est essentielle à mes yeux. Choisir en toute liberté la pauvreté n'est pas un retour au malheur et à la misère, mais une redéfinition de ses priorités personnelles. Faire le choix de s'établir au milieu des pauvres, ne faire qu'un avec les pauvres, fait de vous une autre personne, non pas quelqu'un de meilleur, mais quelqu'un de plus libre. Cela représente néanmoins une tâche qui n'est pas facile. C'est toujours un privilège, un don de Dieu, en ce qui me concerne. Renaître, devenir un homme au contact des pauvres, être libre est un événement divin et festif, gratuit, comme un bouquet de fleurs que l'on vous offre : vous dites « Il ne fallait pas », mais vous trouvez cela très agréable.

Ce titre de docteur *honoris causa* reconnaît l'existence des pauvres et la position privilégiée qu'ils occupent dans notre monde, même si celle-ci s'accompagne souvent de souffrances. Par ce geste, cette université maintient son identité catholique : elle sème la bonne parole auprès de chacun, avant tout auprès des pauvres, sans distinction de classe ni de race. En un mot, auprès de tous ceux qui, dans ce monde, montrent la voie et sont porteurs d'espoir. ■

Faire le choix de s'établir au milieu des pauvres fait de vous une autre personne. Non pas quelqu'un de meilleur, mais quelqu'un de plus libre.

Le « Monsieur Qualité » des

GAËTANE LELOUP

Luc Weber a su allier une expertise d'économiste à une expérience de leader universitaire, le tout agrémenté de qualités humaines, pour se positionner comme un précieux défenseur des universités.

Serge Haulotte



Professeur à l'École de médecine dentaire de l'UCL, Gaëtane Leloup était la marraine de Luc Weber lors de la cérémonie de remise des doctorats *honoris causa*.

Professeur Weber, quelle richesse dans ce dialogue que nous avons entamé il y a trois mois. Et pourtant, entre un universitaire spécialiste en finances publiques et une académique nommée à l'École dentaire, certains auraient pu prédire une incompatibilité des disciplines voire quelques grincements de dents. Bien au contraire, une fois de plus, l'interdisciplinarité a initié une discussion et des échanges passionnants. Mais il est vrai qu'au-delà de nos disciplines respectives, nous partageons un sentiment commun d'intérêt pour nos institutions universitaires, vous, à l'échelle européenne voire mondiale, et moi à l'échelle communautaire voire nationale.

Le 'bris de la marmite'

Vous m'avez transmis des notions essentielles pour comprendre les enjeux auxquels doivent faire face nos universités d'aujourd'hui, mais aussi quelques images très symboliques, peut-être même à votre insu. Ainsi, lorsque vous m'avez accueillie avec votre épouse à votre domicile genevois, vous m'avez initiée au rite du 'bris de la marmite'. Par la suite, je n'ai pu m'empêcher de voir dans ce geste une image symbolique liée au contexte de notre rencontre.

Mais, tout d'abord, connaissez-vous, chers collègues, ce rite qui consiste à demander au benjamin et au doyen d'une assistance de joindre les mains au-dessus d'une petite marmite en chocolat remplie de sucreries et de la briser ensuite en récitant la phrase rituelle : « Ainsi périrent les ennemis de la République ». Ce rite fait référence à une anecdote populaire datant de 1602 lorsque Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, décide d'attaquer Genève avec ses troupes pour en faire sa capitale au nord des Alpes. L'histoire raconte que Catherine Cheynel, dite la Mère Royaume, renversa par sa fenêtre, durant la bataille nocturne, la marmite de soupe brûlante du lendemain. Les Savoyards ne parviendront

pas à leurs fins et les Genevois feront de cet acte le symbole de la volonté d'indépendance populaire, des vertus de la liberté, du courage et de la solidarité.

Oserais-je transposer ce geste symbolique au thème « Université et engagement » qui rassemble aujourd'hui la communauté universitaire, en imaginant des milliers de mains d'hommes et de femmes, étudiants, personnel administratif, technique et ouvrier, scientifiques ou académiques se rejoignant au-dessus de notre université pour tous ensemble mettre à plat nos structures fondamentales et découvrir ensuite de multiples ressources humaines et matérielles pour faire face aux défis de notre société et symboliser à notre manière notre motivation mais aussi notre solidarité ? N'est-ce pas ce à quoi votre propre engagement nous invite, cher professeur Weber, en nous incitant à réfléchir à nos structures et à notre gouvernance, afin que notre université joue plus que jamais son rôle unique et crucial d'environnement propice à la découverte et à la transmission du savoir, de moteur de la croissance économique et de gardienne du patrimoine culturel ?

Parcours de sportif

Venons-en à votre engagement, Professeur Weber. Je dirais que votre parcours fut digne du sportif que vous êtes. Vous m'avez avoué avoir été un joueur chevronné de hockey, mais avoir abandonné ce sport avant de perdre vos dents, remarque à laquelle j'avoue avoir été très sensible, vu ma discipline. Vous vous êtes ensuite 'reconverti' en joggeur régulier et avez mené votre carrière aux rythmes de vos foulées. Au début, vous êtes un jeune professeur en économie et finances publiques diplômé de Lausanne et engagé à Genève. En quelque sorte, un petit parcours santé autour du magnifique Lac Léman, histoire de se mettre en jambes.

Ensuite, très vite, le rythme s'accélère. Nommé depuis trois ans à peine, on parle de vous comme vice-doyen de votre faculté. Vous laissez partir volontairement le peloton, mais êtes prêt pour le sprint qui arrive quatre ans plus tard. Vous avez alors quarante et un ans et êtes nom-

universités

mé vice-recteur ; vous maintenez le rythme pendant les cinq années de votre mandat, mais plutôt que de poursuivre sur votre lancée, vous choisissez de revenir à un rythme dit raisonnable et « rentrez dans le rang », selon votre propre expression. C'est à l'aube de vos cinquante ans que le peloton lui-même vous pousse en avant pour votre connaissance approfondie du fonctionnement de votre université et des finances publiques, mais aussi pour le respect que vous marquez à l'égard de vos collègues. Respect qui, d'après votre ami et recteur actuel de votre institution, le Pr Hurst, se manifeste par une écoute attentive qui ne vous empêche nullement de faire valoir fortement votre position. Vous êtes donc parti pour un cent mètres haies, selon les dires de notre recteur le Pr Coulie, que vous terminerez par un sprint en recueillant de nombreux éloges. Depuis lors, vous poursuivez votre parcours devenu un réel cross d'endurance. Vous parcourez le monde entier et parlez de votre prochain éméritat comme d'une fausse arrivée qui ne modifiera en rien votre rythme quotidien.

Ce ne sont cependant pas vos qualités de sportif qui sont mises à l'honneur aujourd'hui, mais celles-ci nous interpellent et nous donnent envie de connaître la personnalité de cet homme engagé que vous êtes et qui poursuit inlassablement son parcours sans paraître ni essoufflé ni blasé, mais toujours aussi motivé.

Un leader d'université

Cet homme, sous une façade quelque peu réservée liée au respect de la personnalité de chacun, a su allier une expertise d'économiste à une expérience de leader universitaire, le tout agrémenté de nombreuses qualités humaines pour se positionner comme un précieux défenseur de nos universités européennes.

Vous avez, professeur Weber, une vision très rationnelle de nos institutions. Votre discours se base autant sur des réalités économiques que sur la notion de qualité. Qualité au sens large me direz-vous ; certes qualité de la formation, mais aussi qualité de l'organisation institutionnelle capable de s'adapter pour s'améliorer face à l'évolution perpétuelle de la société. C'est d'ailleurs dans le cadre de ces programmes d'évaluation pratique des institutions universitaires que vous êtes venu à Louvain-la-Neuve vers la fin des années 1990. Vous reviendrez pour une visite de suivi quelques années plus tard, durant le rectorat du Pr Crochet.

Entre temps, à l'image du Forum de Davos, vous organisez et présidez les colloques de Glion, qui rassemblent une vingtaine de personnalités européennes et nord-américaines, toutes étroitement rattachées au monde universitaire depuis longtemps. Votre objectif est de procéder à un examen minutieux des défis auxquels le système d'enseignement supérieur doit faire face et de proposer des initiatives pleines de promesses pour les relever. Le premier colloque se tient dans cette superbe résidence de Glion en mai 1998. En est issu un document maître, la déclaration de Glion, qui nous interpelle, nous membres académiques d'une institution universitaire, et nous invite à prendre conscience du caractère unique qui nous incombe dans la transmission d'informations scientifiques, mais aussi dans l'épanouissement des personnes. Depuis, quatre rencontres ont eu lieu ; une seule s'est expatriée en



Californie, et l'ensemble des réflexions des membres présents à chaque fois fait l'objet de la publication d'un livre.

L'expérience que vous avez acquise lors de ces premiers colloques ainsi que lors de vos visites d'universités internationales, vous l'avez mise à profit de nos instances européennes en vous impliquant très activement au sein du bureau de l'Association européenne de l'université (EUA), mais surtout récemment comme président du Comité directeur de l'enseignement supérieur et de la recherche du Conseil de l'Europe. Là aussi, vous faites preuve d'un grand humanisme et défendez vos idées avec un enthousiasme et une conviction qui vous sont propres.

C'est donc en raison de l'engagement exceptionnel du Pr Weber en faveur de nos institutions universitaires et de leurs valeurs humaines et sociales, que je vous prie, monsieur le Recteur, de conférer au Pr Weber le titre et les insignes de docteur *honoris causa* de notre université. ■

Pour Luc Weber, les universités doivent se donner les moyens de s'adapter à l'évolution perpétuelle de la société.

Précéder le changement

LUC WEBER

Si les autorités publiques ont le devoir de créer les conditions-cadres favorables au développement des universités, celles-ci doivent être à la fois réceptives aux demandes de leur environnement et responsables des intérêts à long terme de la société. Et, pour remplir cette mission, les universités doivent précéder le changement.



Luc Weber, professeur et ancien recteur de l'Université de Genève, est aussi le fondateur du Groupe de Glion.

Il est essentiel que les universités se réorganisent et améliorent leur système de gouvernance et de management.

Le point de départ de cette aventure remonte à un « petit café » en 1981 avec un collègue de département, alors vice-recteur. Il m'informe, à ma grande surprise, que mon nom figurait en bonne place comme candidat potentiel pour un poste de vice-recteur à pourvoir d'ici six mois. Ma première réaction fut franchement négative, notamment parce que je n'avais commencé ma carrière d'enseignant et de chercheur que depuis quelques années. Puis, rapidement, je me suis rendu compte que c'était peut-être une opportunité unique de découvrir et de servir mieux encore cette institution, dont j'avais rêvé de faire partie depuis la rédaction de ma thèse de doctorat. Elle représentait pour moi ce lieu où la recherche de la vérité et sa transmission prime sur toute autre chose, notamment l'argent et l'affrontement. Cette réflexion, motivée par mon tempérament, fut à l'origine d'une réorientation progressive de ma carrière, sans pour autant que je l'aie pressenti à ce moment-là de ma vie.

J'ai éprouvé un réel plaisir à exercer ce mandat de vice-recteur, ce qui explique pourquoi, même si je suis ensuite retourné au professorat, je me suis à nouveau laissé convaincre de reprendre du service, comme recteur cette-fois. C'est à ce stade, là que, mû par l'idéal de l'Europe unie que m'avait transmis mon directeur de thèse à l'Université de Lausanne, le Professeur Henri Rieben, conservateur des archives « Jean Monnet » et grand Européen, malheureusement décédé il y a un mois, je me suis investi de façon croissante dans les principaux organismes universitaires européens, associatifs et gouvernementaux. J'y ai apprécié une grande fraternité avec d'autres personnes partageant le même idéal et la possibilité d'allier la réflexion, fondée sur ma discipline, à l'action. C'est d'ailleurs dans cette mouvance que, sur les encouragements d'un collègue à l'Université de Cali-

fornie à Los Angeles, nous avons lancé les colloques de Glion sur l'avenir des universités de recherche.

Des universités fortes

Le haut niveau de vie dont jouit l'Europe de l'ouest ainsi que son modèle social généreux sont menacés aujourd'hui par le vieillissement de sa population et par le climat de vive concurrence engendré par la mondialisation, les progrès fulgurants de la science et des techniques et l'émergence de nouvelles puissances économiques. La seule voie pour l'Europe est de s'engager délibérément dans la société du savoir, ainsi que cela a été proposé par les chefs d'État de l'Union à Lisbonne en 2000; ceci implique, comme les ressources n'augmentent que lentement, d'avoir le courage de mettre l'essentiel de l'effort sur les secteurs porteurs d'avenir, en particulier l'éducation. La clé de ce renouveau, comme l'ont clamé à l'unisson l'Association européenne de l'Université et le président Barroso à l'occasion de sa convention 2005 à Glasgow, est d'avoir des universités fortes. Le renforcement des universités européennes, et tout particulièrement des universités de recherche, exige un engagement déterminé tant des autorités publiques que des universités elles-mêmes.

Quels sont ces engagements? Considérons tout d'abord la responsabilité des autorités publiques. Elle est de créer les conditions-cadres favorables au développement des universités. Ceci implique en particulier les mesures ou actions suivantes: augmenter substantiellement les dépenses de formation et de recherche, car il s'agit de dépenses d'investissement qui ont un retour collectif et individuel particulièrement élevé; fixer les conditions-cadres favorables au développement du secteur de la formation et de la recherche, en particulier par la mise en place des différentes composantes du processus de Bologne. Cela signifie aussi fixer les grandes priorités en matière de recherche et de les mettre en

œuvre en jouant sur les allocations budgétaires. Par ailleurs, il s'agit aussi de promouvoir la concurrence entre les établissements par un système de financement qui tienne compte de ce qu'ils « produisent » en matière d'enseignement, de recherche et de services à la collectivité, quantitativement et qualitativement ; d'octroyer une très large autonomie aux universités.

En corollaire, quelle est la responsabilité des universités ? La société attend d'elles qu'elles soient tout à la fois réceptives aux demandes de leur environnement et responsables des intérêts à long terme de la société. Une université réceptive s'adapte sans cesse pour répondre aux besoins changeants ou aux nouveaux besoins. Une université responsable s'appuie sur son autonomie et sur l'inégalable savoir de son corps académique et de ses étudiants pour augmenter et transmettre le patrimoine culturel et scientifique de la société et pour analyser de façon indépendante, scientifique et, si nécessaire, critique, les problèmes de société et pour proposer des solutions. Notre époque est marquée à la fois par une vive concurrence économique et par une forte résistance au changement motivée par la peur, l'absence de vision d'avenir ou la défense de rentes de situation. L'université, dans ce climat, risque de négliger sa responsabilité à long terme à l'égard de la société pour répondre aux sollicitations et pressions à court terme. Les universités de recherche sont ainsi confrontées au défi d'être réceptives aux besoins de leur environnement sans abandonner – voire mieux, tout en renforçant – leur sens des responsabilités à l'égard de la société.

Gouvernance et organisation

Ma conviction est que l'université de recherche d'aujourd'hui, afin d'être à la fois réceptive et responsable, doit être capable de changer plus rapidement, ce qui pose un problème délicat de gouvernance et d'organisation. Dans aucune autre organisation, il n'y a une telle densité de savoir à la base de la hiérarchie décisionnelle, soit dans le corps académique, ainsi que chez les étudiants. En outre, la formation et le cahier des charges de ce personnel font qu'il est mieux que quiconque à même de s'adapter à l'évolution des connaissances ; de plus, le remplacement d'une personne en partance et la création d'une nouvelle position sont autant d'occasions pour l'institution de s'adapter à de nouveaux besoins. La question qui se pose aujourd'hui est de savoir si ce processus naturel de changement garantit une adaptation suffisante de toute l'institution ? Ma

conviction est que le monde se transforme aujourd'hui trop vite pour que cela puisse être le cas, à savoir pour que la transformation de l'institution repose entièrement sur les enseignants-chercheurs, conformément au principe de subsidiarité.

En effet, il faut bien le reconnaître, l'individualisme prononcé de l'enseignant-chercheur ne facilite pas une direction proactive de l'institution, qui exige en particulier de pouvoir renforcer les domaines porteurs et de réduire, voir d'abandonner, les secteurs dont l'importance diminue ou qui sont relativement faibles qualitativement, ou encore de promouvoir de nouvelles combinaisons de disciplines. De même, les décisions prises à un niveau hiérarchique trop bas ne favorisent pas les gains d'échelle rendus possibles par une ou des collaboration(s).

C'est pourquoi, pour répondre à l'immense contribution qui est attendue d'elles dans la société de la connaissance et dans un monde en plein bouleversement, il est essentiel que les universités se réorganisent et améliorent leur système de gouvernance et de management.

L'importance de l'enseignement supérieur et de la recherche pour l'Europe, de même que cette nécessité de renforcer la capacité de changement des institutions, ont été au centre de ma réflexion et de mon action depuis 1982 où j'ai occupé pour la première fois une fonction dirigeante au sein de mon université. Recevoir aujourd'hui un doctorat *honoris causa* d'une institution européenne prestigieuse pour mon engagement en faveur des universités européennes et pour ma réflexion sur l'avenir de l'université de recherche est pour moi un magnifique symbole de reconnaissance de la communauté universitaire. C'est pourquoi, je suis extrêmement reconnaissant à l'Université catholique de Louvain de me faire cet honneur. ■



Un esprit libre et un cœur ferme

ISABEL YÉPEZ DEL CASTILLO

Au départ confiant vis-à-vis de l'armée d'Augusto Pinochet, Juan Guzmán a compris peu à peu que tortures, enlèvements et meurtres faisaient partie d'un système. Système qu'il a, en tant que juge, dénoncé pour donner voix à ceux qui attendaient depuis longtemps que justice se fasse.



Serge Haulotte

Spécialiste des questions d'Amérique latine, Isabel Yépez est professeur à l'Institut d'étude du développement. Elle était la marraine de Juan Guzmán lors de la cérémonie de remise des doctorats *honoris causa*.

Juan Guzmán, l'histoire de votre vie s'inscrit dans celle d'une des plus anciennes familles du Chili. Vous naissez en 1939, à San Salvador, en Amérique Centrale. Le métier de votre père – diplomate – vous amène à vivre dans de nombreux pays. Pour vous, le Chili sera d'abord une nouvelle terre à apprivoiser. Votre père, que vous admirez, est également poète. Il vous apprend l'amour des mots. Fils unique, vous dites avoir grandi parmi ceux-ci. Votre véritable famille est celle des artistes, écrivains ou poètes amis de vos parents, présents où que vous soyez.

Au Collège St. George, à Santiago, où vous terminez vos études secondaires, deux lectures vous marquent profondément. La première est celle d'un verset des Béatitudes de l'évangile selon Matthieu : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux » ; la seconde est celle d'un roman de Somerset Maugham, *Le fil du rasoir*. Le héros de ce roman, Larry, « un dandy épicurien et cynique qui n'attache d'importance qu'à la surface des choses » – selon vos propres termes – parvient à se libérer de tous les liens qui le rattachent à son existence mondaine, pour finalement atteindre la *pauvreté en esprit* qui vous tient tant à cœur. Cette *pauvreté en esprit* – ce détachement vis-à-vis des gens, des honneurs et des choses matérielles – vous désirez l'atteindre vous aussi et vous attendez un signe pour suivre le chemin tracé par Larry ; mais ce signe ne viendra que bien plus tard.

Vous avez confiance

Après vos études de droit, voulant échapper à un destin tout tracé, vous partez pour Paris. En Europe, vous rencontrez Inès, qui deviendra la

femme de votre vie et la mère de vos deux filles. Lorsque vous rentrez au Chili, en 1970, Salvador Allende est élu Président de la République. C'est sous son régime que vous commencez votre carrière de juge, bien que vous ne partagiez pas ses convictions politiques. Trois ans plus tard, un coup d'État militaire mène le Général Augusto Pinochet au pouvoir. Vous avez confiance en l'armée – il y a de nombreux militaires dans la famille de votre mère – et vous croyez que des élections législatives et présidentielles vont rapidement être organisées. En tant que juge, vous êtes néanmoins confronté à des abus commis par le régime dictatorial mis en place par le Général Pinochet. Au départ, vous pensez qu'il s'agit d'actes isolés, mais vous comprenez peu à peu que les cas de torture, de meurtre ou d'enlèvement font en réalité partie d'un système.

Augusto Pinochet a gouverné le Chili pendant 17 ans (1973-1990), d'une manière dictatoriale. En 1990, malgré lui, la transition démocratique s'opère sous la pression conjuguée des choix du peuple chilien et de l'opinion publique internationale, mais le Général Pinochet restera chef de l'Armée jusqu'en 1998, année où il est nommé Sénateur à vie. Une loi d'amnistie pour les militaires, promulguée en 1978 et encore en vigueur aujourd'hui, lui permettra de clamer : « Personne ne touchera à mes hommes, et si cela arrive un jour, c'en est fini des lois ».

Le 12 janvier 1998, vous êtes de permanence au Palais de justice, quand le Président de la Cour d'appel de Santiago vous demande d'instruire la première plainte déposée contre Pinochet. Peut-être est-ce là le signe que vous avez tant attendu. C'est le moment d'agir ! Après étude du dossier, vous jugez la plainte recevable. Tout d'abord, il vous faut trouver le moyen de contourner la loi d'amnistie. Votre maîtrise de la doctrine juridique et votre expérience en tant que magistrat vous le permettent : en effet, la plupart des victimes ont été enlevées ; or la séquestration est un délit continu, qui subsiste même après une amnistie ou un délai de prescription.

Ensuite, pendant sept ans, accompagné d'une équipe pluridisciplinaire, vous parcourez le Chili d'Arica à Punta Arenas, reconstituant le puzzle macabre. Dans votre quête de vérité, vous réussissez à établir comment des gens ont été emprisonnés; comment ils ont été torturés et par qui; comment des centaines d'entre eux ont été jetés à la mer depuis des hélicoptères; comment des cadavres ont été exhumés puis brûlés dans des fours, afin de faire disparaître toute trace de crime. Pendant toute la durée de votre enquête, vous accordez une importance particulière aux proches des disparus, les tenant à tout moment au courant de l'avancement des recherches. Vous donnez ainsi une voix à ceux qui attendaient depuis longtemps que la justice s'intéresse enfin à leur sort et que la vérité soit portée au grand jour.

Votre action a contribué à restaurer une confiance dans le pouvoir judiciaire, perdue depuis longtemps. Mais cela ne s'est pas fait sans rencontrer de résistance. En vous engageant dans ce combat pour la justice, vous avez coupé les liens invisibles qui vous liaient à votre milieu social. Le dossier Pinochet a été – d'après vos dires – «l'occasion de [vous] prouver que [vous] étiez un vrai juge. C'était le point de départ d'une nouvelle vie». Une nouvelle vie que beaucoup ne comprennent pas. La presse conservatrice est à l'affût d'un quelconque écart de votre part, le pouvoir judiciaire vous rappelle à l'ordre à plusieurs reprises à cause de l'information que vous divulguiez aux médias dans un souci de transparence, beaucoup vous accusent de vouloir raviver un passé qui divise le peuple chilien... Grâce à votre courage et à votre détermination, vous parvenez néanmoins à inculper l'ancien dictateur par deux fois: en janvier 2001 dans le dossier «Caravane de la mort», puis en décembre 2004 dans le dossier «Opération Condor». Depuis lors, le procès suit son cours.

Lutter contre l'impunité

Votre passage à la retraite en tant que juge, en 2005, vous permet de vous consacrer davantage à votre fonction de doyen de la Faculté de Droit de l'Université Centrale. Vous publiez également plusieurs ouvrages et vous donnez des conférences aussi bien au Chili qu'à l'étranger, où vous recevez des prix et des distinctions pour votre action de défense des droits humains.

La portée du jugement de Pinochet s'étend au-delà des frontières chiliennes. Pour l'Amérique latine en général, le 20^e siècle fut celui des dictateurs; plusieurs d'entre eux purent prendre leur retraite en toute impunité malgré les crimes



Serge Haulotte

commis durant leur régime. Le passage sous silence de tels événements révèle une des facettes de la fragilité des transitions démocratiques latino-américaines. L'arrestation d'Augusto Pinochet à Londres le 16 octobre 1998, à la demande du juge espagnol Baltazar Garzón en application de la compétence universelle pour ce qui concerne les crimes contre l'humanité, contribue fortement à briser la peur au Chili. Le nombre de nouvelles plaintes contre l'ancien dictateur augmente considérablement après cette date. Le 3 mars 2000, Pinochet retourne au Chili. Les autorités britanniques ont en effet décidé de ne pas ordonner son extradition aussi bien vers l'Espagne, que vers les trois autres pays demandeurs (la Suisse, la Belgique et la France), et ce pour des raisons de santé.

L'affaire Pinochet témoigne du fait que le droit international ouvre de nouvelles voies de lutte contre l'impunité, mais elle montre également que rien ne remplace le combat pour la justice mené par des ressortissants du pays même où les atrocités ont été commises.

Votre action exemplaire en faveur du droit et de la justice constitue un exemple pour les universitaires que nous sommes. Au long de l'exercice de votre fonction comme juge et comme professeur d'université, vous avez su combiner savoir et conviction. À vos étudiants, vous ensei-

Après la cérémonie, Juan Guzmán, très entouré, s'est prêté au jeu des autographes.

1. Guzmán, Juan (2005), *Au Bord du monde. Les Mémoires du juge de Pinochet*. Édition Les Arènes, Paris, p. 306.

gnez l'importance d'une justice indépendante, équitable et efficace; vous les amenez à réfléchir au sens et à la finalité du droit. Il ne s'agit pas seulement de leur donner des connaissances, de développer des compétences, mais également de contribuer au développement d'une réflexion propre, de stimuler une manière de s'insérer dans le monde. Pour vous, un véritable juge est « un professionnel du droit, honnête dans sa vocation et dans ses actions, qui, par respect de la vérité et

amour de ses semblables, lutte pour rendre justice ». Vous avez démontré par votre action et votre travail que le droit, la science juridique, lorsqu'ils sont maniés par un esprit libre et un cœur ferme, sont les instruments incomparables de la justice et de la vérité.

Pour tout cela, Monsieur le Recteur, je vous prie d'accorder à Monsieur Juan Guzmán le titre de docteur *honoris causa* de l'Université catholique de Louvain. ■

Une vocation de service

JUAN GUZMÁN

Aujourd'hui, le mot « progrès » recouvre des significations ambiguës : loin de coïncider avec l'intérêt légitime et prioritaire des populations, il peut se transformer en menace à l'échelle planétaire. À ce niveau, les universités ont un rôle essentiel à tenir : redéfinir ce concept pour qu'il ne soit pas l'occasion d'un retour à l'obscurantisme et d'une décadence irréversible de notre humanité.



Juan Guzmán, doyen de la Faculté de droit de l'Universidad Central du Chili, fut juge à la Cour d'appel de Santiago.

Durant plus de 35 ans, j'ai exercé mes fonctions de magistrat au Chili tout en donnant des cours de droit procédural, pénal, d'éthique professionnelle, de droits de l'homme dans diverses universités et écoles supérieures. Je compte parmi mes plus grandes satisfactions personnelles le fait d'avoir rencontré et connu de près des personnes animées d'une profonde vocation de service : des professeurs dont les cours m'ont laissé une trace indélébile, des avocats qui ont lutté envers et contre tout pour le respect des droits de l'homme, des juges héroïques. Je fus témoin

de leurs décisions qui ont toujours privilégié l'humanité par rapport à l'intérêt personnel. La vocation de service, valeur en voie de disparition, est le signe le plus évident de la solidarité.

J'ai aussi rencontré ceux qui privilégient leurs intérêts personnels, récepteurs dociles de messages qui les propulsent dans un monde hermétique à toute sensibilité sociale. À l'aube de cette nouvelle étape de ma vie, comme doyen de la Faculté de droit de l'Universidad Central de Chile, j'ai décidé de mettre à profit mon expérience et tout ce que j'ai appris au contact de ces

hommes et de ces femmes mentionnés précédemment afin de stimuler une authentique vocation de service chez mes étudiants.

L'instrument sacré

C'est dans les universités qu'habite l'instrument sacré qui permet aux êtres humains de s'humaniser : la sagesse qui se transmet au fil des siècles, qui consolide les valeurs supérieures et nous élève vers la pleine tolérance, vers le respect de toutes les croyances et vers la réflexion sur le bien social.

Nous habitons dans un monde globalisé, dans un monde où ce qui favorise certains devrait favoriser l'ensemble, mais aussi dans lequel ce qui porte préjudice à certains porte préjudice à tous. C'est pourquoi il existe des crimes qui, même s'ils sont commis dans une région déterminée, agressent le monde entier. Par exemple, la destruction organisée des forêts natives, en quelque endroit qu'elle se produise, est un attentat contre la biosphère et contribue à sa destruction lente mais irrémédiable.

Notre histoire est jalonnée de croyances qui, avec le temps, se sont révélées fausses. Aujourd'hui, le progrès est le sceau de notre époque. S'appellent progrès l'utilisation de l'énergie, quel qu'en soit le prix, la construction de méga-villes, de méga-centres commerciaux, l'incitation à la

macro-consommation, pour ne citer que quelques exemples. Ce progrès-là est devenu le credo qui justifie n'importe quelle intervention.

Où se trouve et en quoi consiste l'équation entre ce progrès à grande échelle et la possibilité pour les hommes et les femmes de se réaliser pleinement en tant qu'êtres humains ? Où se trouve l'équation susceptible de préciser le rapport entre la vie actuelle et celle des futures générations ? Tels sont les thèmes sur lesquels doivent se pencher les différentes facultés de nos universités. Il est nécessaire d'étudier les matières transversales à toutes les carrières universitaires. Je pense qu'il s'agit là d'une mission prioritaire.

Ambiguïté du progrès

Comme je l'évoquais précédemment, ce qui aujourd'hui profite à quelques-uns ne profite pas à tous et ce qui porte préjudice à quelques-uns porte préjudice à tous. Au long de l'histoire, les universités ont contribué au progrès lorsque le progrès était synonyme de développement de l'esprit. Aujourd'hui, le mot progrès recouvre des significations ambiguës : il est souvent associé à la technique et, loin de coïncider avec l'intérêt légitime et prioritaire des populations, il se transforme en prétexte pour saccager l'environnement, et en menace à l'échelle planétaire. C'est



Juan Guzmán lors de la conférence de presse, le 2 février.

à ce niveau que le monde universitaire a un rôle essentiel à tenir : redéfinir le concept de progrès pour qu'il ne soit pas l'occasion d'un retour à l'obscurantisme et d'une décadence irréversible de notre humanité.

Au cours de cette cérémonie, l'Université catholique de Louvain m'a décerné le doctorat *honoris causa*. C'est en tant qu'enseignant, doyen, en tant qu'homme qui prétend se consacrer à la formation de futurs professionnels vers une vocation de service, vocation qui inclut le progrès dans son sens le plus authentique, celui qui surgit d'une véritable réflexion au niveau universitaire, au service de la société, de l'humanité, que je vous exprime ma profonde gratitude. ■

Le mot pour le dire : « engagement »

Pour retrouver le sens d'un mot, il faut parfois le sortir de sa gangue. C'est le cas d'*engagement* dont les affixes cachent le radical gage. Il suffit de les ôter pour que ça *dégage* ! Le mot est issu du francique *waddi*, qui donne *wedde* (salaire) en néerlandais et *Wette* (pari) en allemand. Passons sur l'histoire complexe de la forme pour nous attacher au fond. En français, le sens ancien est cette valeur posée entre deux concurrents, joueurs ou rivaux, tenus par un pari. C'est la caution ou la garantie qui reviendra au gagnant, à celui ou à celle qui réalise le projet, qui tient le pari. L'idée de récompense se glisse ensuite dans le pluriel pour exprimer la rémunération de tâches domestiques (les *gages* de Sganarelle) ou de basses besognes (tueur à *gages*). On renoue avec le pari, quoique sans caution, dans le dérivé verbal *gager*, lequel sert à énoncer une hypothèse avec d'autant plus d'aplomb qu'on en est moins sûr. (Notons que *gager* que, devenu rare, disparaît au profit de *parier* que.) Du verbe dérive enfin la *gageure* (prononcer -ure) qui est un défi, une entreprise risquée ou un pronostic hasardeux, du genre qui peut mener à la perte de la partie, du jeu et surtout de l'enjeu.

En-gager traduit l'idée générale d'introduire, de faire entrer. Le verbe peut avoir pour objet direct une personne ou du personnel qu'on fait entrer *par gages* ou qu'on embauche. Pour assurer la réussite d'une affaire, il est souvent utile de disposer d'une caution, d'une valeur financière ou morale, voire des deux. On *engage* tantôt un capital ou un crédit, tantôt son honneur, sa parole, sa signature, bref, une responsabilité qu'on dit alors *engagée*. Enfin, le réfléchi *s'engager* évoque le cas où l'on se fait entrer soi-même dans un projet, où l'on s'investit, s'exposant au péril de perdre, parfois de se perdre.

Rien d'étonnant donc à ce que les divers sens d'*engager* se retrouvent dans le nom d'action *engagement*. C'est d'abord l'obligation par promesse, contrat ou traité, ensuite la procédure d'embauche, enfin l'action d'introduire un objet, une personne ou soi-même dans un espace ou dans un projet. Toutefois, depuis un demi-siècle au moins, l'*engagement*, dérivé du réfléchi, s'est doté d'un sens plus prégnant, à savoir la mise au service d'une cause, grande ou petite, de facultés intellectuelles ou artistiques. Ainsi l'après-guerre a-t-elle vu fleurir un art *engagé* par des artistes et des écrivains qui ne l'étaient pas moins, la question restant ouverte de savoir lequel, de leur art ou de leur *engagement*, s'est avéré le plus *engageant*. (Maurits Van Overbeke)